

# MÉMOIRE ET HISTORIOGRAPHIE : LES ACTES DES APÔTRES

Daniel Marguerat

Volume 75, Number 3, September–December 2023

Histoire vécue / Histoire écrite : apports philosophiques et théologiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1102505ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1102505ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège universitaire dominicain, Ottawa

ISSN

0316-5345 (print)

2562-9905 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marguerat, D. (2023). MÉMOIRE ET HISTORIOGRAPHIE : LES ACTES DES APÔTRES. *Science et Esprit*, 75(3), 379–391. <https://doi.org/10.7202/1102505ar>

Article abstract

Theories on social memory have greatly contributed to renew how to approach Christian historiography, particularly Luke's work (Gospel and Acts). They explain how, after the crisis of the sixties, which saw the disappearance of many apostolic figures, writing became imperative in order to stabilize the believing communities' identity. The author of *Ad Theophilum* writes a kerygmatic historiography, in which the kerygma forms the narrative and apostolic tradition becomes history. Passage from a religion of conversion (Paul's) to a religion of tradition can be detected. Three hints point to that: the way the title of apostle is used, the normative status given to apostolic teaching and the figure of Paul presented as a model.

---

## MÉMOIRE ET HISTORIOGRAPHIE : LES ACTES DES APÔTRES

DANIEL MARGUERAT

Il y a maintenant une vingtaine d'années que les théories sur la mémoire sociale ont bouleversé l'approche de l'historiographie chrétienne. Appliquées initialement à l'étude du Jésus historique, elles ont envahi le champ des écrits de la deuxième et troisième génération chrétienne, à commencer par l'évangile de Marc<sup>1</sup>. L'approche de l'historiographie lucanienne s'en est trouvée singulièrement renouvelée, et c'est à elle que je vais consacrer ma réflexion. Faisant suivre sa biographie de Jésus (évangile) d'une histoire des commencements du christianisme (Actes des apôtres), Luc est le premier historien du christianisme ; dans l'Antiquité, personne après lui ne répétera ce geste<sup>2</sup>. Il fut donc le premier à relier narrativement l'histoire de Jésus et celle des apôtres pour l'offrir en mémoire à la chrétienté de son temps.

Comment se conjuguent dans son œuvre théologie et histoire ? Et pourquoi a-t-il rédigé cette œuvre mémoriale ?

### La crise des années 60

Jan Assmann, égyptologue allemand, a rendu attentif à ce moment de crise que représente, dans une culture donnée, la « rupture de tradition » (*Traditionsbruch*)<sup>3</sup> ; cette rupture, déclenchée le plus souvent par la disparition des témoins directs, engendre la nécessité de se doter d'une mémoire collective, apte à stabiliser l'identité du groupe social. Or, c'est une crise interne de ce type que traverse la chrétienté des années 60<sup>4</sup>.

---

1. Pour un état de la recherche, on lira Chris KEITH, « Social Memory Theory and Gospels Research: The First Decade », *Early Christianity*, 6 (2015), p. 354-376 et 517-542.

2. Sur l'œuvre pionnière de Luc en historiographie chrétienne, je renvoie à mon livre : *La première histoire du christianisme (Les Actes des apôtres)*<sup>2</sup> (Lectio divina, 180), Paris-Genève, Cerf-Labor et Fides, 2003.

3. Jan ASSMANN, *La mémoire culturelle. Ecriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, Paris, Aubier, 2010, p. 30.

4. Sur cette crise, voir : Udo SCHNELLE, *Die ersten 100 Jahre des Christentums 30-130 n.Chr.*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2015, p. 304-319. Avant lui : Raymond E. BROWN, *L'Église héritée des apôtres* (Lire la Bible, 76), Paris, Cerf, 1987.

Le premier traumatisme est *la disparition simultanée de trois figures marquantes du premier christianisme*: Jacques frère du Seigneur, dirigeant de l'Église de Jérusalem, a été exécuté en 62 sur ordre du grand prêtre Anan ben Anan; Paul a été mis à mort à Rome entre 62 et 64 et Pierre crucifié à Rome lors des rafles de chrétiens suivant l'incendie de 64. Tous trois étaient leaders des courants majeurs du premier christianisme: Jacques se portait garant du lien des chrétiens avec la judaïté; Paul était le plus radical dans l'ouverture de la mission aux non-juifs; Pierre cherchait un compromis permettant d'accueillir les païens sans offenser les juifs. Le vide de pouvoir provoqué par la disparition de ces trois figures était déstabilisant, car la chaîne reliant les communautés au Christ s'en trouvait rompue. Comment, avec la disparition progressive de la génération apostolique, assurer la fiabilité de la tradition?

Le second traumatisme fut la Guerre Juive de 66-70, avec son apogée: *la destruction du Temple de Jérusalem*. Outre l'effondrement du leadership de l'Église de Jérusalem, la disparition du sanctuaire conduisit à un raidissement du judaïsme, contraint à se recomposer hors du pilier identitaire que représentait le Temple; ce durcissement aggrava les tensions entre synagogues et communautés chrétiennes. On ne peut pas encore parler d'une scission entre juifs et chrétiens – celle-ci s'opéra lentement, diversement suivant les régions, et ne fut pas consommée avant le milieu du deuxième siècle. Mais le repli du judaïsme sur lui-même, consécutif à la perte du Temple, accéléra notablement la raréfaction des juifs d'origine parmi les croyants au Christ. À terme, la disparition du Temple infléchit le destin à la fois du christianisme (désormais de majorité non-juive) et celui du judaïsme (se muant progressivement en religion du livre sous la houlette des rabbis pharisiens).

Ces deux chocs, surtout le premier, ont rendu la chrétienté vulnérable en fragilisant son identité: comment définir sa croyance lorsque les garants de son identité se sont effacés? La réponse, le lecteur, la lectrice du Nouveau Testament l'ont sous les yeux: les mesures de sauvetage ont été d'une part l'écriture de grands scénarios biographiques (les évangiles), d'autre part la fixation d'une tradition apostolique. En dehors des lettres émanant de Paul de Tarse, tous les écrits du Nouveau Testament sont apparus en réponse à ce double traumatisme. Seule la seconde épître de Pierre est venue plus tard, aux environs de 130. Autrement dit: *la grande majorité des écrits néotestamentaires (les quatre évangiles, les épîtres rédigées sous le nom de Paul, de Pierre, de Jacques et de Jean, ainsi que l'Apocalypse) doit son apparition à la crise identitaire de la chrétienté dans les années 60*. La période de 65 à 100 fut donc d'une extraordinaire productivité pour la littérature chrétienne ancienne.

### Nécessité d'une mémoire collective

Mais comment expliquer le lien entre cette crise et la production d'écrits ? C'est ici que les travaux de Jan Assmann montrent leur fécondité, lorsqu'ils expliquent le mécanisme par lequel se construit une mémoire collective.

La mémoire dite communicationnelle est celle qu'un individu partage avec ses contemporains ; le message des disciples de Jésus ou de l'apôtre Paul est garanti par leur expérience personnelle. Lorsque le témoin disparaît, la mémoire doit être réaffectée à un niveau institutionnel : c'est *l'avènement d'une mémoire culturelle*, par laquelle un groupe fixe son identité, l'appuyant sur le souvenir transmis et sur une série de rites. L'établissement de cette mémoire culturelle, qui appartient au groupe et fonde son identité, est assurée par des porteurs spécialisés : chamans, prêtres, écrivains, enseignants. Cette mémoire collective devient la mémoire officielle du groupe. En prenant réalité, elle reçoit une fonction non seulement formative, mais aussi normative : c'est ainsi, et pas autrement, que le souvenir doit être préservé dans le groupe.

Mais comment se construit cette mémoire collective ? Assmann s'appuie sur les travaux d'un sociologue français injustement oublié, Maurice Halbwachs, né en 1877, arrêté par les nazis l'année de son élection au Collège de France (1944) et mort à Buchenwald l'année suivante. Halbwachs s'est intéressé à l'élaboration d'une mémoire de groupe. Toute vision du passé, affirme-t-il, est structurée par un agenda culturel ou religieux. La mémoire collective « ne conserve pas le passé, mais elle le reconstruit, à l'aide des traces matérielles, des rites, des textes, des traditions qu'il a laissés, mais aussi à l'aide des données psychologiques et sociales récentes, c'est-à-dire avec le présent »<sup>5</sup>. Autrement dit : *le passé remémoré « n'est pas un donné objectif, mais une reconstruction collective »*<sup>6</sup>, un souvenir construit, qui retient ce dont le groupe a besoin dans le présent et efface ce qui ne lui convient pas ou ne lui est plus utile.

De l'élaboration d'une mémoire culturelle, je retiens : a) qu'elle s'exerce à distance des événements ; b) qu'elle construit à l'intention du groupe une histoire fondatrice à visée identitaire (dimension formative) ; c) qu'elle s'accompagne d'une régulation du souvenir qui en fixe l'interprétation (dimension normative)<sup>7</sup>. À mon sens, *c'est exactement à ce phénomène de construction d'une mémoire collective que l'on assiste avec l'apparition, à profusion, des écrits chrétiens dans les années 60-100*. Les divers groupes qui constituaient le christianisme des deuxième et troisième générations ont cherché, chacun à

5. Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), Paris, Albin Michel, 1994, p. 221 ; voir aussi *La mémoire collective* (1950), Paris, Albin Michel, éd. critique 1997.

6. Jan ASSMANN, *Religion und kulturelles Gedächtnis. Zehn Studien*<sup>3</sup> (Beck'sche Reihe, 1375), München, Beck, 2007, p. 115.

7. Jan ASSMANN, *La mémoire culturelle*, p. 43-51.

leur manière, et chacun avec son agenda théologique, à stabiliser leur identité en se dotant d'une mémoire fondatrice.

### Luc, une histoire kérygmatique

Et l'œuvre lucanienne? Depuis les travaux pionniers de Martin Dibelius, la recherche s'est longuement posé la question de savoir si Luc pouvait être qualifié d'historien, ou non<sup>8</sup>. N'est-il pas (trop) théologien pour souscrire à la déontologie historique? «Historien amateur, capable», concède Etienne Trocmé, «mais insuffisamment formé pour sa tâche<sup>9</sup>». «Auteur d'un livre édifiant», ajoute l'exégète Ernst Haenchen<sup>10</sup>. Les théories sur la mémoire sociale déplacent complètement le débat: l'historiographie, née en temps de crise, souscrit à une visée identitaire répondant aux besoins du groupe auquel elle s'adresse.

Chez Luc, *historiographie et proclamation kérygmatique ne sont pas deux mandats antagonistes, dont l'un viendrait perturber l'autre, mais deux vocations intrinsèquement liées*. C'est parce qu'il est théologien que Luc fait œuvre historique, et c'est en tant qu'historien qu'il déploie une visée kérygmatique.

La meilleure définition du genre littéraire de Luc-Actes me paraît donc être: une histoire kérygmatique<sup>11</sup>. En effet, Luc ne fait pas qu'exposer l'histoire de la naissance d'un mouvement que, de l'extérieur, on appellera «chrétien» (Ac 11,26). Il raconte comment Dieu, puissamment, intervient pour faire avancer cette histoire en envoyant l'Esprit saint (2,1-13; 10,44; 19,6), en délivrant miraculeusement ses témoins de prison (5,17-21; 12,6-11; 16,25-26), en dotant apôtres et témoins de pouvoirs charismatiques (3,1-10; 5,12-16; 8,6-7; 13,9-11; 14,8-10; etc.), en retournant la vie de Paul (9,1-19a), en produisant extases et visions (10,1-16; 16,9; 18,9; 22,17-21; 27,23-24), en sauvant Paul de la tempête (27,1-28,10), etc. L'histoire déroulée par le récit des Actes est celle de Dieu et de sa main puissante.

Pour Luc, la Parole de Dieu s'effectue dans le tissu observable et mesurable de l'histoire, et c'est là qu'elle doit être décrite. Dit autrement: sous sa plume, le kérygme devient récit (évangile) et la tradition apostolique fait histoire (Actes). Le meilleur moyen de le vérifier est d'analyser la préface de son œuvre, où l'auteur rend compte de son intention (Lc 1,1-4).

8. J'ai dressé l'état des lieux dans mon livre: *La première histoire du christianisme (Les Actes des apôtres)*, p. 11-65.

9. Étienne TROCMÉ, *Le «Livre des Actes» et l'histoire* (Études d'Histoire et de Philosophie Religieuses, 45), Paris, PUF, 1957, p. 105.

10. Ernst HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte*<sup>6</sup> (Kritisch-exegetischer Kommentar über das N.T., 3), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1968, p. 93.

11. J'emprunte la formule «histoire kérygmatique» à Fearghus Ó FEARGHAIL, *The Introduction to Luke-Acts. A Study of the Role of Lk 1,1-4,44 in the Composition of Luke's Two Volume Work* (Analecta Biblica, 126), Roma, Istituto Biblico, 1991, p. 173-180.

### Une œuvre pour *insiders*

De cette préface abondamment étudiée, je rappelle les éléments essentiels<sup>12</sup>. Luc se conforme à l'usage attesté dans l'historiographie gréco-romaine et codifié dans les traités de rhétorique; énoncer son projet au seuil de son œuvre vise à rendre le lecteur bienveillant, attentif et disposé à la lecture (*benevolum, attentum, docilem*)<sup>13</sup>. Luc y affiche une posture d'historien en se situant à distance historique des événements; il se réfère à ses prédécesseurs, qualifiés de nombreux (*polloi* 1,1); il remonte la chaîne de transmission jusqu'aux témoins oculaires (« ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la parole » 1,2). Il emploie pour qualifier son récit le terme *diègèsis* (1,3), requis pour désigner un récit historique<sup>14</sup>. Il énonce sa déontologie historique: sa présentation, fruit d'une enquête minutieuse (*parakolouthèd*)<sup>15</sup>, se fera en remontant à l'origine (*anòthen*), avec précision (*acribòs*) et dans un ordre suivi (*kathexès*).

En comparaison avec les préfaces connues des historiens anciens, deux caractéristiques détonnent. D'une part, le thème de l'œuvre n'est pas spécifié, sinon par le terme vague de *pragmata*. Rien n'autorise à limiter ces « actions » au contenu de l'évangile en les appliquant exclusivement à la vie, à la mort et à la résurrection de Jésus; dans la mesure où cette déclaration préliminaire envisage l'ensemble de l'œuvre, ce que confirme sa reprise en Ac 1,1-2, les *pragmata* embrassent la vie de Jésus ainsi que celle de ses témoins dans les Actes.

Seconde singularité, ces *pragmata* sont dits « avoir été accomplis parmi nous (*en hèmin*) (1,1) ». Le verbe « accomplir » (ici: *plèrophorèd*) renvoie au thème de l'accomplissement historico-salutaire; les événements narrés sont donc issus d'une volonté divine. Mais la question capitale est: qui sont les « nous »? Visiblement, Luc circonscrit un lieu sociologique auquel il participe, et qui englobe à la fois ses lecteurs et le dédicataire, Théophile. Les « nous » représentent une communauté participante des événements qui vont être exposés (*en hèmin* 1,1), une communauté à qui les « serviteurs de la parole » ont transmis leur témoignage (*hèmin* 1,2), une communauté à laquelle appartiennent donc à la fois l'auteur, les auditeurs/lecteurs et Théophile; ce dernier a

12. Je reprends ici des éléments présentés dans mon article: « Histoire et théologie dans les Actes des apôtres. L'historiographie lucanienne dans la recherche récente », in Simon BUTTICAZ, Luc DEVILLERS al. (éds), *Le corpus lucanien (Luc-Actes) et l'historiographie ancienne* (Théologie biblique, 2), Wien, LIT, 2019, p. 19-49, surtout p. 22-26.

13. ARISTOTE, *Rhétorique* III,14,7 (1415a); QUINTILIEN, *Institution oratoire* IV,1,5; CICÉRON, *De l'invention oratoire* I,15,20; *Rhétorique ad Herrenium* I,4,6.

14. Références chez Eckhard PLÜMACHER, art. Διηγήομαι, *Exegetisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, I, Stuttgart, Kohlhammer, 1980, col. 779-780. Le caractère historique de la *diègèsis* n'est pas un attribut exclusif du terme.

15. Le verbe ne désigne pas ici l'assistance personnelle aux événements, mais le travail de préparation de l'auteur [voir par ex. François BOVON, *L'Évangile selon saint Luc 1-9* (Commentaire du N.T., 3a), Genève, Labor et Fides, 1991, p. 40].

déjà bénéficié d'une catéchèse à ce sujet, dont la dédicace se promet de lui faire vérifier la fiabilité (*asphaleia* 1,4). Nul doute qu'il s'agisse là d'une référence à la communauté chrétienne – plus exactement, si l'on songe à l'histoire relatée dans les Actes, une communauté qui se reconnaît inscrite dans l'héritage paulinien<sup>16</sup>.

Résultat : l'œuvre lucanienne n'est ni un écrit missionnaire, ni un manifeste destiné à des observateurs extérieurs ; elle est une *historiographie confessante destinée à des gens intra muros, des insiders, dont les convictions doivent être sécurisées*<sup>17</sup>. J'insiste. À l'intention de destinataires déstabilisés dans leurs convictions, Luc adresse une œuvre destinée à constituer la mémoire du mouvement chrétien. La césure temporelle entre lui et la génération apostolique (les « témoins oculaires » 1,2) est évidente. Il intervient après que d'autres (les *polloi* 1,1) ont proposé des récits fragmentaires. Luc ne prétend ni rectifier des dires erronés, ni pallier une tradition jugée déficiente, mais déployer la mémoire exhaustive des origines chrétiennes. En d'autres termes, ce n'est rien d'autre qu'un recueil d'annales officielles, un véritable *canon mémorial*<sup>18</sup>, que l'auteur *ad Theophilum* présente à ses lecteurs.

### Une « religion de tradition »

Dans une étude parue en allemand et traduite en anglais, l'exégète Michael Wolter a identifié deux types religieux différents aux origines du christianisme : une « religion de conversion » et une « religion de tradition »<sup>19</sup>. La première concerne prioritairement les lettres proto-pauliniennes, la seconde les écrits deutéro-pauliniens et les Actes des apôtres. La « religion de conversion » se présente comme un mouvement de rupture, axé sur le changement de croyance ; la « religion de tradition » s'adosse au contraire à une mémoire et à

16. De mon point de vue, les fameux passages en nous, qui jalonnent la fin des Actes (Ac 16,10-17 ; 20,5-15 ; 21,1-18 ; 27,1-28,16), relèvent du même procédé de véridiction et de légitimation ; ils ne garantissent pas seulement la fiabilité historique des événements relatés, mais les situent dans un monde de signification auquel adhèrent les auditeurs/lecteurs.

17. Loveday C.A. Alexander exprime bien l'originalité de cette historiographie confessante : « Acts is a narrative which both implies and creates the presumption of a shared religious experience: and that is something difficult to accommodate within the standard fact/fiction grid of Greek literature. » [« Acts in its Ancient Literary Context », in : ID., *Fact, Fiction and the Genre of Acts* (Library of N.T. Studies, 298), London, T&T Clark, 2005, p. 163].

18. J'emprunte la formule à Simon BUTTICAZ, « Israël, Jésus et les apôtres : *summa memoriae christiana* », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 111 (2020), p. 194-226, citation 221.

19. Michael WOLTER, « Die Entwicklung des paulinischen Christentums von einer Bekehrungsreligion zu einer Traditionsreligion », *Early Christianity*, 1 (2010), p. 15-40 ; trad. angl. : « The Development of Pauline Christianity from a "Religion of Conversion" to a "Religion of Tradition" », in : David P. MOESSNER, Daniel MARGUERAT, Mikeal C. PARSONS, Michael WOLTER (éds), *Paul and the Heritage of Israel, II: Paul's Claim upon Israel's Legacy in Luke and Acts in the Light of the Pauline Letters* (Library of N.T. Studies, 452), London, T&T Clark, 2012, p. 49-69.

une pratique rituelle qui manifestent durablement et socialement son identité. Là où la première accentue la séparation et la nouveauté que représente la conversion, la seconde met en avant la conscience de l'histoire commune qui constitue sa mémoire culturelle<sup>20</sup>.

Si les écrits pseudépigraphiques de la tradition paulinienne (lettres deutéro-pauliniennes et Pastorales) sont des exemples typiques d'une religion de tradition en régime épistolaire, le livre des Actes constitue selon Wolter leur pendant en régime narratif. Tout l'effort de Luc consiste en effet à ancrer la nouveauté christologique dans l'histoire et la tradition d'Israël. L'Évangile de l'enfance (Lc 1-2), les discours missionnaires des apôtres et de Paul (Ac 2,14-36; 3,12-26; 10,34-43; 13,16-41; 28,17), le discours d'Étienne (Ac 7,2-53) déclinent à l'envi la continuité fondamentale entre l'histoire de Dieu avec son peuple Israël et la venue du Messie Jésus. Ce continuum historico-salutaire constitue le véritable *mantra* de la théologie lucanienne.

Knut Backhaus, exégète à Munich, formule excellemment : « Luc canonise – spécialement dans les Actes des apôtres – l'image du passé du christianisme en l'implantant dans l'histoire biblique-juive des origines, dont sa communauté présente la vérédiction<sup>21</sup>. »

### 1. Le titre d'apôtre

Je discerne trois marqueurs de cette construction de la mémoire apostolique dans les Actes : la gestion du titre d'apôtre, la mention de l'enseignement apostolique et le discours d'adieu de Paul en Actes 20.

Le premier marqueur est la gestion lucanienne du titre d'apôtre. Contrairement à l'usage de Paul qui remonte vraisemblablement aux Hellénistes (est apôtre qui a été envoyé par le Ressuscité), Luc, on le sait, renoue avec le sens judéo-chrétien et jérusalémité de l'expression<sup>22</sup>; il verrouille la définition de l'apostolat et en fait un titre non transmissible. Seuls les Douze sont gratifiés du titre. Ce faisant, Luc affecte le titre d'apôtre à une fonction exclusive, liée

20. Michael WOLTER, « The Development of Pauline Christianity », p. 49-51 (trad. angl.).

21. « Lukas' kanonisiert – namentlich in der Apostelgeschichte – das Vergangenheitsbild des Christentums, und zwar durch Einzeichnung in die biblisch-jüdische, Urgeschichte, als deren berufene Wahrerin er seine Gemeinschaft darstellt ». Knut BACKHAUS, « Mose und das Mos maiorum. Das Ater des Judentums als Argument für die Attraktivität des Christentums in der Apostelgeschichte », in Id., *Die Entgrenzung des Heils* (Wissenschaftliche Untersuchungen zum N.T., 422), Tübingen, Mohr Siebeck, 2019, p. 257-282, citation 258 (ma traduction). Le même auteur qualifie Luc de « narrativer Spezialist für das soziale Gedächtnis » (*ibid.*).

22. Voir l'étude de Jörg FREY, qui relève les diverses acceptions de l'apostolat au premier siècle : « Paulus und die Apostel. Zur Entwicklung des paulinischen Apostelbegriffs und zum Verhältnis des Heidenapostels zu seinen "Kollegen" », in Eve-Marie BECKER, Peter PILHOFER (éds.), *Biographie und Persönlichkeit des Paulus* (Wissenschaftliche Untersuchungen zum N.T., 187), Tübingen, Mohr Siebeck, 2005, p. 192-227, surtout 194-213.

à la mémoire chrétienne des origines dans son enracinement jérusalémite et dotée d'un office de médiation entre le temps de Jésus et le temps postpascal.

Au chapitre 1 des Actes, Pierre livre sa définition de l'apostolat au moment du remplacement de Judas par Matthias: il s'agit d'élire un homme « qui nous [a] accompagnés tout le temps où le Seigneur Jésus allait et venait vers nous, à commencer par le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé loin de nous », afin qu'il « devienne avec nous témoin de sa résurrection » (1,21-22). Suiivance de Jésus et témoignage de sa résurrection sont les deux paramètres *sine qua non* de la condition apostolique.

L'auteur *ad Theophilum* parle toujours des apôtres au pluriel et réserve le titre aux Douze, sauf une exception au chapitre 14<sup>23</sup>. Dans la représentation lucanienne des origines, le groupe des Douze constitue donc *une grandeur hiératique intouchable*. Il exerce une fonction exclusive, non seulement dans sa vocation de témoin, mais parce qu'il assure une double continuité historico-salutaire, avec l'histoire d'Israël d'une part (le nombre douze recompose symboliquement le peuple des douze tribus), avec l'histoire de Jésus de Nazareth d'autre part.

D'ailleurs, Paul lui-même est subordonné aux Douze, comme il le reconnaît dans son homélie à la synagogue d'Antioche de Pisidie: « Dieu l'a réveillé des morts, lui qui s'est fait voir durant bien des jours à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, eux qui maintenant sont ses témoins auprès du peuple. » (Ac 13,30-31)

Comme le disait en son temps Augustin George: « Pour Luc, il n'y a pas de deuxième génération de témoins du Ressuscité, ni donc d'apôtres, mais la parole des Douze demeure à jamais le message de l'Eglise<sup>24</sup>. » À cet égard, l'idée d'une succession apostolique est étrangère à la conception lucanienne du ministère. Au temps des apôtres succède le temps des témoins, au premier rang desquels l'auteur des Actes compte Étienne et Paul.

## 2. L'enseignement apostolique

Le deuxième marqueur est à lire dans un sommaire des Actes, le plus fameux, où l'auteur *ad Theophilum* décrit en condensé la vie interne de la communauté de Jérusalem (2,42-47). Il débute en ces termes: « Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres et la communion, dans la fraction du pain et les prières » (2,42). Ce sommaire est rédigé à l'imparfait de durée, notifiant un état permanent de la première Eglise. Il fixe donc l'identité des croyants jérusalémites. Sa place en conclusion du récit de la Pentecôte et du discours interprétatif qui

23. Ac 14,4,14. Il s'agit à mes yeux d'un lapsus scripturaire de l'auteur.

24. Augustin GEORGE, *Études sur l'oeuvre de Luc* (Sources bibliques), Paris, Gabalda, 1978, p. 374.

suit (2,14-41) ne doit pas être négligée: c'est l'effet durable de la Pentecôte<sup>25</sup>, l'action de l'Esprit saint en Église, qu'expose ici l'auteur des Actes.

De ces quatre *notae ecclesiae*, la première nous intéresse: *l'enseignement des apôtres* (voir aussi en 5,28). À côté de deux actes rituels (eucharistie et prières), la source du croire communautaire est énoncée. Simon Butticzaz formule avec raison: «Pour l'*ekklesia* lucanienne, c'est à travers leur voix autorisée [i.e. celle des apôtres] que le Ressuscité vient au langage<sup>26</sup>.» En d'autres termes: désormais, l'Évangile médiatisé par les témoins du Ressuscité est la source, mais aussi la norme du croire.

Si l'on remonte à l'Évangile, la médiation apostolique de la parole s'annonçait dans la déclaration du Ressuscité sur le chemin d'Emmaüs: «Comme il a été écrit: le Christ souffrira et sera relevé des morts le troisième jour, et on prêchera en son nom la conversion et le pardon des péchés à toutes les nations à commencer par Jérusalem. C'est vous qui en êtes les témoins.» (Lc 24,46-48)

Comment se concrétise cet enseignement apostolique, en quoi consiste-t-il? Le lecteur, la lectrice des Actes n'est pas en reste pour le dire: pas moins de 23 prises de parole, au total le tiers du livre, déploient le discours apostolique, incluant Paul. À ses auditeurs/lecteurs, l'auteur du livre offre donc à titre représentatif un choix important de témoignages, allant du discours missionnaire à la relecture de l'histoire d'Israël.

C'est ainsi qu'à l'intention de la chrétienté de son temps, Luc a offert un modèle de discours théologique, à tenir soit à l'interne (discours exhortatifs) soit à l'externe (discours missionnaires). La mémoire des discours attribués aux apôtres, à Étienne et à Paul, fournit au présent des lecteurs autant de paradigmes en vue de la proclamation des hauts faits du salut.

### 3. *Le modèle paulinien*

Le troisième marqueur, je le détecte dans le discours d'adieu de Paul à Milet (20,18-35). Ce discours testamentaire clôt l'épopée du grand missionnaire; il a la particularité d'être le seul adressé à des chrétiens, en l'occurrence les anciens de l'Église d'Éphèse. Ce discours brosse une fresque balayant à la fois le passé de Paul, le présent des adieux et le futur. La clause récurrente «et maintenant» (*kai nun idou* 20,22.25 ou *kai ta nun* 20,32) fonctionne comme une clef de lecture: l'énoncé du discours installe un seuil temporel d'où parle Paul (c'est le «maintenant»), et ce seuil trace une ligne de partage entre passé

25. Le mérite revient à Edgar Haulotte d'avoir identifié en 2,42-47 «la phase ultime de la Pentecôte»: «La vie en communion, phase ultime de la Pentecôte, Actes 2,42-47», *Foi et Vie. Cahiers bibliques*, 19 (1981), p. 69-75.

26. Simon BUTTICAZ, «De la parenté d'auteur(s) à la 'mémoire générationnelle' (P. Nora): l'œuvre de Luc et les lettres pastorales en relation», *New Testament Studies*, 68 (2022), p. 274-293, citation 286.

et futur. Le passé (20,18b-24.26-27.31-35) fait l'objet d'un regard rétrospectif de l'orateur, le futur (20,25.28-30) d'un regard prédictif<sup>27</sup>.

Le passé – voilà ce qui m'intéresse – est posé en objet de mémoire au travers de trois verbes cognitifs: savoir (*epistamai* v. 18b), se souvenir (*mnènoneuô* v. 31a, 35b), et connaître (*ginôskô* v. 34a).

Vous savez [...] quelle a été ma conduite tout le temps à votre égard. (20,18)

Soyez donc vigilants, vous *rappelant* que, nuit et jour pendant trois ans, je n'ai cessé avec des larmes de mettre en garde tout un chacun. (20,31)

Les mains que voici, vous le *connaissez* vous-mêmes, ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. (20,34)

Il faut venir en aide aux faibles et *se souvenir* de ces mots que le Seigneur Jésus lui-même a prononcés. (20,35)

S'accumulent ainsi dans ce discours les mentions d'un savoir remémoré, qui porte sur l'engagement de Paul dans son œuvre d'évangélisation.

De son côté, le regard sur l'avenir annonce l'absence de Paul (v. 25) et la venue de prédateurs propagateurs de déviances (v. 28-30)<sup>28</sup>. Face à un futur inquiétant, car menacé par l'essor de spiritualités déviantes, l'appel à la mémoire s'impose. C'est à cela que se livre l'auteur des Actes dans la composition de ce discours testamentaire: il veut «poser une «norme», rejetée dans un passé mythifié et appelée à déterminer l'avenir de l'Eglise»<sup>29</sup>.

Deux remarques s'imposent. D'une part, à l'intention des anciens, Paul est doublement posé en modèle. Il est exemplaire dans sa gestion pastorale de la communauté («je n'ai cessé avec des larmes de mettre en garde tout un chacun» v. 31); il l'est aussi dans son éthique («argent, or, manteau, je ne l'ai convoité de personne» v. 33). D'autre part, et plus important encore, *sa prédication a été exhaustive*: «Je ne me suis dérobé en rien devant ce qu'il importait pour vous prêcher et vous enseigner en public et à la maison, portant témoignage aux juifs comme aux Grecs de la conversion à Dieu et de la foi en notre Seigneur, Jésus» (v. 20).

27. J'ai analysé l'ensemble du discours dans mon commentaire: *Les Actes des apôtres (13-28)*<sup>2</sup> (Commentaire du N.T., 5b), Genève, Labor et Fides, 2023, p. 227-243, auquel je renvoie pour plus de détails.

28. Contre Craig S. Keener (*Acts. An Exegetical Commentary*, III, Grand Rapids MI, Baker Academic, 2014, p. 302-303), il faut maintenir que 20,25 est une annonce voilée de la mort de Paul; «ne plus voir la face» est un euphémisme connu pour signifier l'irréversible d'une séparation. De cette manière, Luc instille la prédiction d'une mort martyre qu'il a choisi de ne pas raconter au terme de son récit. Voir mon article: *On why Luke Remains Silent about Paul's End (Acts 28,16-31)*, in: Armand PUIG I TARRÈCH, John M.G. BARCLAY, Jörg FREY (éds), «*The Last Years of Paul. Essays from the Tarragona Conference, June 2013* (WUNT, 352), Tübingen, Mohr Siebeck, 2015, p. 305-332. Version française: «Le silence sur la mort de Paul dans les Actes des apôtres», *Etudes théologiques et religieuses*, 90 (2015), p. 1-29.

29. Simon BUTTICAZ, «Israël, Jésus et les apôtres», p. 204.

Les indicateurs de totalité se multiplient dans les clauses duelles : prêcher/enseigner, en public/à la maison, aux juifs/aux Grecs, la conversion/la foi, Dieu/Jésus. Le v. 27 revient sur ce thème : « Je ne me suis pas dérobé à vous annoncer tout le projet de Dieu (*pasan tèn boulèn tou theou*) ». Le ministère évangéliste de Paul est résumé dans une formulation synthétique : « rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (v. 24c). *La tradition issue de Paul est donc exhaustive et normative; rien n'est à ajouter, rien n'est à retrancher.* Dès lors, le rôle des anciens n'est pas d'altérer, mais de défendre l'héritage. Le dispositif de mémoire met donc en place une *traditio paolina*, appelée à médiatiser et à réguler le rapport au passé.

Une différence considérable surgit toutefois, si l'on compare avec un autre processus de fixation d'héritage, à savoir celui des épîtres pastorales<sup>30</sup>. Dans ces dernières, l'héritage théologique de Paul est le dépôt (*parathèkè*) que les ministres doivent transmettre et sauvegarder (1 Tm 6,20; 2 Tm 1,12-14). La perspective est toute autre en Ac 20 : c'est à la parole divine que les anciens sont remis : « Et maintenant, je vous remets à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a le pouvoir (*dynamenos*) d'édifier et de donner l'héritage parmi tous les sanctifiés » (v. 32). La syntaxe est claire<sup>31</sup> : c'est à la parole gracieuse de Dieu, et non à Dieu, que les anciens sont confiés, et c'est le *logos* qui a le pouvoir d'édifier les croyants et leur octroyer leur place dans l'héritage des sanctifiés. La communauté croyante n'est autre pour Luc que la manifestation visible de la Parole de Dieu. L'Église est créature de la Parole, *creatura verbi*<sup>32</sup>.

Je relève en passant que Luc est l'héritier d'une théologie vétérotestamentaire-juive du *dabar*, qui voit dans la parole divine une énergie active et créatrice. La parole est une grandeur personnifiée, elle est à plusieurs reprises sujet de verbes d'action<sup>33</sup>. J'incline à penser, avec d'autres, que le *logos* est l'acteur principal caché de l'ensemble du récit des Actes<sup>34</sup>. De fait, Luc peut écrire que « la parole de Dieu croissait et (*kai* consécutif) le nombre des disciples se multipliait fortement à Jérusalem » (6,7). Le binôme « croître et multiplier » est biblique; il évoque depuis la Genèse la bénédiction du Créateur dans le pululement des créatures ou dans l'accroissement du peuple de l'alliance<sup>35</sup>. Mais la condition de cette merveilleuse fécondité est énoncée : la force divine. Ici, la

30. Jan Schröter a comparé la réception de Paul dans les Actes et les épîtres pastorales : « Paul the Founder of the Church. Reflections on the Reception of Paul in the Acts of the Apostles and the Pastoral Epistles », in : David P. MOESSNER al., *Paul and the Heritage of Israel*, II : *Paul's Claim upon Israel's Legacy*, p. 195-219.

31. Le participe *dynamenos* doit être rattaché à *logos* et non à *theos*. Voir mon commentaire : *Les Actes des apôtres (13-28)*, p. 239-240.

32. Jürgen ROLOFF, *Die Apostelgeschichte* (Das N.T. Deutsch, 5), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1981, p. 110.

33. Ac 6,7; 12,24; 13,49; 19,20; cf. 18,5.

34. « Der eigentliche Gegenstand der Apg ist vielmehr der λόγος τοῦ θεοῦ mit seinem Wachsen » (Ernst HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte*, p. 46).

35. Gn 1,22.28; 8,17; 9,1.7; 17,20; 28,3; 35,11; 47,27; 48,4; Ex 1,7; Lv 26,9; Jr 3,16; 23,3.

croissance de la parole a pour effet la croissance chrétienne. Cette conception lucanienne du *logos* créateur et donateur de vie trouve ici, dans ces derniers mots de Paul aux communautés qu'il a fondées, une formulation éclatante.

Mais, revenons au discours testamentaire de Paul. Le discours d'Ac 20 se clôt avec la citation d'un logion de Jésus inconnu par ailleurs: «Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir» (v. 35c). Sa fonction rhétorique est d'appuyer une éthique du don décrite aux v. 34-35b. Quelle que soit l'origine de ce logion, sa position en finale du discours n'est pas anodine. Paul termine avec une parole qui «n'est pas la sienne, mais une parole de son Seigneur»<sup>36</sup>. *L'enseignement de Paul vise à construire le souvenir (mnèmonēuō, v. 35b) de l'enseignement de Jésus, en même temps qu'il en offre l'interprétation normative.* Le détenteur autorisé de l'enseignement du Maître n'est pas à chercher ailleurs qu'en Paul.

## Conclusion

Dans la grande crise que traverse la chrétienté des années 60, Luc réalise une œuvre historiographique qui poursuit l'histoire de Jésus par celle du mouvement issu de lui. Cette œuvre constitue un *novum* inégalé au sein du christianisme antique; elle vise à canoniser le passé pour qu'il devienne la mémoire «officielle» de la chrétienté de mouvance paulinienne à laquelle appartient Luc. Trois marqueurs balisent la représentation des origines construite par l'auteur à Théophile: la définition exclusive et intransmissible de l'apôtre, la fonction médiatrice octroyée à l'enseignement apostolique dans la mémoire collective chrétienne, et la normativité du message de Paul assignée aux communautés qui lui survivent.

L'auteur à Théophile est donc le premier à avoir doté la chrétienté d'une mémoire collective des origines. En accolant les Actes à l'évangile, en les enracinant dans l'histoire de Dieu avec son peuple Israël, Luc a fait de la structure «l'évangile et l'apôtre» une matrice mémorielle dans sa construction historiographique. Les Douze et Paul fonctionnent comme médiateurs, et plus, comme les interprètes autorisés de l'enseignement du Seigneur. Pour le dire autrement, le binôme «Évangile et apôtre» reçoit dans l'écriture lucanienne sa première expression historiographique.

Charles K. Barrett, qui fut un exégète des Actes aussi subtil que distingué, a écrit en 1996 un article dont le titre était: «The First New Testament?»<sup>37</sup>. Suivant d'autres voies que les miennes, Barrett déclarait que Luc, par l'écriture de son œuvre double, visait à fournir à ses lecteurs tout le savoir nécessaire à leur formation chrétienne; ainsi, Luc fut-il premier à considérer que Jésus,

36. Ernst HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte*, p. 530.

37. Charles K. BARRETT, «The First New Testament?», *Novum Testamentum*, 38 (1996), p. 94-104.

les Douze et Paul étaient indispensables au catéchisme chrétien. N'est-ce pas, concluait-il, ce que le canon néotestamentaire entérinera dès la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup> ?

Parler de « premier Nouveau Testament » est anachronique, bien entendu, mais n'est-ce pas rendre justice au brillant théologien que fut Luc que de le reconnaître : *sa conception de la mémoire des origines a été, sur ce point, constitutive de l'identité chrétienne*. Et le canon du Nouveau Testament entérinera la structure « Évangile + apôtre », à quoi l'Église ancienne ajoutera le témoignage des Écritures d'Israël.

Luc aurait applaudi.

*Université de Lausanne*

#### SOMMAIRE

L'apport des théories sur la mémoire sociale renouvelle considérablement l'approche de l'historiographie chrétienne, en particulier l'œuvre lucanienne (Évangile et Actes des apôtres). Elles expliquent comment, après la crise des années 60 où la chrétienté a perdu ses figures apostoliques de référence, la production d'écrits est devenue une nécessité en vue de stabiliser l'identité des communautés croyantes. L'auteur *ad Theophilum* rédige une historiographie kérymatique, où le kérygme devient récit et où la tradition apostolique fait histoire. On décèle ici le passage d'une religion de conversion (Paul) à une religion de tradition. Trois indices peuvent être relevés : la gestion du titre d'apôtre, le statut normatif conféré à l'enseignement apostolique et la figure de Paul érigée en modèle.

#### SUMMARY

Theories on social memory have greatly contributed to renew how to approach Christian historiography, particularly Luke's work (Gospel and Acts). They explain how, after the crisis of the sixties, which saw the disappearance of many apostolic figures, writing became imperative in order to stabilize the believing communities' identity. The author of *Ad Theophilum* writes a kerygmatic historiography, in which the kerygma forms the narrative and apostolic tradition becomes history. Passage from a religion of conversion (Paul's) to a religion of tradition can be detected. Three hints point to that: the way the title of apostle is used, the normative status given to apostolic teaching and the figure of Paul presented as a model.

---

38. « What more did a church such as Luke's need? This was their New Testament; and so far as we know it was the first. » (Charles K. BARRETT, « The First New Testament? », p. 103).